

La formation du Parti Socialiste (S. F. I. O.) autonome

LA création du Parti socialiste (S.F.I.O.) autonome, avons-nous écrit dans le précédent numéro de la Vérité des Travailleurs, est un événement d'une importance capitale dans l'histoire du mouvement ouvrier français. Expliquons-nous à ce sujet.

Depuis la scission de Tours en 1920 qui donna naissance au Parti communiste — et si on fait abstraction de la reconstruction du Parti socialiste dans la clandestinité sous le régime Pétain — le Parti socialiste a connu les principales ruptures suivantes: sur la droite, celle des néos en 1933; sur la gauche, celle du P.S.O.P. en 1938 et celle de l'A.S.R. en 1947.

Dans ces deux derniers cas, les groupes qui se trouvaient en rupture avec le Parti socialiste ne pouvaient avoir d'avenir que s'ils s'étaient orientés vers la formation d'un parti marxiste révolutionnaire, reprenant avec les trotskystes le drapeau de la révolution mondiale, du bolchevisme, de la IV^e Internationale. Se tenant à des formules à mi-chemin, ils disparurent.

LE VÉRITABLE PARTI SOCIAL-DEMOCRATE

CETTE fois-ci la scission sur la gauche donne naissance, tant de la part de la volonté de ses fondateurs que des données objectives elles-mêmes, à un parti social-démocrate. Ce parti est même la véritable continuation du Parti socialiste d'après Tours, tandis que l'organisation dirigée par Guy Mollet constitue quelque chose de bien différent. En effet, le Parti socialiste a connu sous la IV^e République des transformations qui y ont aggloméré divers courants. On y retrouvait évidemment le vieux Parti socialiste. Mais, dans certaines régions de France, plus particulièrement dans le Midi, il prit la place du Parti radical. Et surtout, sa présence presque continue au gouvernement amena dans son sein un grand nombre d'aspirants à faire carrière dans les sphères supérieures et moyennes de l'appareil d'Etat (préfets, gouverneurs de colonies, membres de cabinets, directeurs de service, etc.). Dans ce parti, où il y avait toujours peu de place dans les cadres pour les éléments d'origine ouvrière, ces personnages occupèrent aisément les postes les plus élevés. Ils furent aidés par la création par Guy Mollet, pour la première fois dans l'histoire du P.S. en France, d'un fort appareil centralisé, qu'ils contribuèrent à former. La direction du P.S. pensait peut-être avoir conquis l'Etat, mais c'était l'Etat qui l'avait conquise. Quand se produisit la crise dans laquelle mourut la IV^e République, la rupture se manifesta grosso modo entre ceux qui mettaient l'Etat avant tout et ceux qui restaient fidèles à la conception d'un parti ouvrier réformiste agissant dans le cadre d'un régime de démocratie bourgeoise.

La rupture qui vient de se produire se fait suivant cette ligne de classe. Bien sûr, comme toujours dans un cas de cet ordre, plusieurs éléments interviennent dans cette situation. Guy Mollet n'a cessé de spéculer sur la crainte du « coup de Prague » et du bolchevisme, comme il l'a souligné dans sa let-

tre à de Gaulle; d'autres ont été entraînés par l'idée de « l'Europe » propagée par Jean Monnet; d'autres encore restent avec Guy Mollet avec l'espoir qu'il sera poussé dans l'opposition et que l'unité pourra se refaire... Il nous semble beaucoup plus probable que l'équipe Guy Mollet accrochera son sort à de Gaulle le plus longtemps possible et qu'elle ne pourra plus se sortir de la fange. C'est certainement une telle conviction qui a dû déterminer les fondateurs du nouveau Parti socialiste. S'ils ont enregistré un recul dans le groupe parlementaire par rapport au 1^{er} juin, par contre ils ont progressé par rapport à leurs positions dans les années passées, et ils peuvent compter que les mois qui viennent vont provoquer de nouvelles ruptures dans l'organisation dirigée par Guy Mollet qui se feront à leur profit.

Ils escomptent également un appui de la part de l'Internationale socialiste — et c'est pourquoi ils ont inscrit la mention « S.F.I.O. » dans le nom de leur programme. Plusieurs partis socialistes leur sont favorables et il paraît que certains envisagent de proposer l'appartenance des deux organisations françaises dans l'Internationale socialiste. Celle-ci n'a jamais brillé par le courage à prendre des positions claires.

Quoiqu'il en soit, la nouvelle formation est en fait, par sa place et ses traditions sur la scène politique française, la continuation du Parti socialiste d'après Tours.

Après le Congrès de l'Union de la C

L'U.G.S. vient de tenir son premier Congrès depuis le Congrès de constitution qui enregistra la fusion de plusieurs organisations (Nouvelle Gauche, M.L.P., Jeune République...). Si intéressants que puissent être les débats de ce Congrès, ce qui est plus important et plus décisif quant à l'avenir de cette organisation, c'est sa position par rapport aux autres partis et formations du mouvement ouvrier.

Dès sa constitution, nous avons dit que cette organisation, hétérogène politiquement, petite bourgeoise socialement (en dépit de la présence d'ouvriers venus du M.L.P.) et n'ayant aucune filiation dans l'histoire du mouvement ouvrier, avait son origine dans les politiques et les régimes du P.C.F. et du P.S., qu'elle pouvait connaître un certain essor — surtout parmi des jeunes — aussi longtemps que sévirait cette situation, mais qu'elle n'avait aucun avenir.

Les dirigeants de l'U.G.S. manifestaient dès le début des positions contradictoires qui reflétaient moins les origines différentes de ces hommes que leur incertitude quant à la voie à suivre. Les uns y voyaient un groupe de pression sur les deux grands partis; d'autres le premier pas sur la voie du rassemblement du mouvement ouvrier vers un parti unique. Sans se déterminer sur ce point essentiel, ils appelaient notamment les opposants du P.S. et du P.C.F. à les

UNITE OU PLURALITE DES PARTIS OUVRIERS?

MAIS, on nous dira: En quoi pouvez-vous y trouver un événement capital? En quoi cela a-t-il un intérêt pour la classe ouvrière française, et plus particulièrement pour vous qui œuvrez à la construction d'un véritable parti communiste?

Le lien entre cet objectif que nous poursuivons inlassablement depuis tant d'années et l'événement qui vient de se produire chez les socialistes n'est pas

par Pierre FRANK

direct, mais il existe; pour le voir il faut se placer du point de vue de la marche générale du mouvement ouvrier français vers la conquête du pouvoir et le socialisme.

Nous avons dit et redit que la division politique de la classe ouvrière française n'était pas un phénomène épisodique, artificiellement maintenu par des dirigeants, mais un produit historique créé par de gigantesques événements internationaux et par tout le passé du mouvement ouvrier français. La pluralité des partis ouvriers est une donnée profonde de la société française. Ceux qui bêlent au « grand parti ouvrier unique » agissent suivant une conception de leur esprit et non sur la réalité. Seuls des événements gigantesques pourraient, dans des con-

rejoindre, ainsi que les très nombreuses personnes qui avaient quitté ces deux formations et qui, dégoûtées de Thorez et de Guy Mollet, avaient cessé toute activité militante et étaient devenues inorganisées. Le calcul sur ces inorganisés s'est, une fois de plus, révélé illusoire: le pourcentage de récupération de ceux qui ont quitté les organisations est extrêmement faible, c'est une leçon fournie par de très nombreuses expériences tentées de multiples façons. Par contre, les oppositions dans les grandes formations présentent un considérable intérêt et c'est seulement leur développement qui peut ramener au militantisme ceux qui sont devenus inorganisés.

Or, aux nombreux appels de l'U.G.S., les opposants communistes ont fait une réponse négative, l'U.G.S. ne pouvant constituer un pôle attractif pour les militants ouvriers qui constituent la force réelle du P.C.F. De leur côté, les opposants socialistes pendant longtemps leur firent savoir qu'ils voulaient lutter dans le Parti socialiste. Ce refus ne gênaient pas trop l'U.G.S. auprès de jeunes, désireux de militer et répugnant à œuvrer dans des formations bureaucratiques et opportunistes. Mais voici que se forme le Parti socialiste Parti ouvrier. Ces refus ne gênaient pas trop l'U.G.S. renonce à sa prétention de rassembler et adresse des appels pressants au nouveau parti pour fusionner —